

L'USAGE DE LA VIE

Ahmed Naji

Chapitre 6

Ceci ne signifie pas pour autant qu'il n'y avait pas de jours agréables au Caire ; il y avait même des journées magiques, inégalement distribuées tout au long de l'année, certaines pendant l'été interminable, plus fréquemment pendant le court hiver cairote, et toutes avec comme point commun qu'elles tombaient sur des jours fériés ou des jours où on ne bosse pas. On dit que la ville ne dort jamais. Elle explose à ses points de sortie, elle se concentre autour de ses axes, elle s'étend de façon tentaculaire, elle se déverse et déborde de partout... Des fourmis s'agitent en tous sens, dans les usines, dans les compagnies, les restaurants, les cafés, les mosquées et les églises. Des humains achètent, vendent, pissent, et la roue de la productivité avance, malgré la foule. C'est en tout cas ainsi qu'apparaît le spectacle, vu d'en haut, si vous étiez un aigle voltigeant au-dessus de la ville. Mais si vous êtes un jeune, ou une petite souris qui tourne avec ladite roue de la production, en ce cas, vous faites du sur-place. Vous allez au travail, vous l'effectuez, et vous touchez votre salaire, qui peut même être confortable. Mais vous n'avez aucune conscience du résultat. Et s'il y en a un, il ne fait rien bouger. Que vous travaillez ou pas, la roue tournera et le courant vous emportera.

Je me rappelle par exemple qu'après le concert de Youssef Bezzi, nous étions allés, Mood, Mona, un petit groupe d'amis et moi, dans l'appartement de Mood à Garden City¹, et qu'on avait terminé la soirée jusqu'à l'aube à fumer du hasch, de différentes manières (en commençant par la technique du verre et en finissant par des joints), tout en joignant nos forces pour faire sa fête à une bouteille entière de vodka. Je voyais la musique se transformer en singes accrochés au plafond. Il y avait une blonde, une jeune allemande, qui agitait les jambes en rythme. Érections intermittentes au niveau de la bête. Il y avait aussi un Américain d'origine palestinienne qui parlait mal arabe et causait sans arrêt du racisme. De la fumée, des clopes, du hasch, et encore de la fumée.

Kiko s'était tournée vers moi, les yeux vitreux sous plusieurs couches de rouge.

- Bassam, j'ai de la fumée dans l'œil.

- Ca va guérir, Baby.

Je prends un mouchoir en papier, je le place sur son œil et je souffle doucement. L'Allemande nous regardait d'un air étonné. J'enlève le mouchoir, les pores de ma paume s'imprégnaient de la douceur de la peau brune de Kiko. Je dépose un baiser aérien sur ses lèvres. L'Allemande parlait anglais :

- Vous savez qu'il y a un fétiche sexuel qui consiste à lécher le coin de l'œil ?

- Ça se passe comment ?

Mood intervient dans la discussion :

- J'ai lu ça une fois...

- C'est dégueulasse, c'est quoi ces trucs, Bisso ? proteste Kiko en m'enlaçant.

Que font les jeunes qui ont la vingtaine au Caire ?

Est-ce qu'ils se lèchent le coin de l'œil, est-ce qu'ils se lèchent la chatte, est-ce qu'ils

1 Quartier chic mais décrépi sur la rive est du Caire.

sucent des bites, est-ce qu'ils sucent la poussière et fument du hasch mélangé à des somnifères ? Et jusqu'à quand ces actes fétichistes demeureront-ils excitants et neufs, capables d'insuffler de la vie ? Tous ceux qui sont assis dans cette chambre ont déjà essayé quantités de drogue dans leur jeunesse, quand ils étaient à l'université, et même après. Maintenant, ce sont des îles désertes ; et en même temps, ils ne trouvent de sens à vivre qu'en se réunissant ici. Nous nous suçons la joie de vivre les uns des autres comme des vampires.

Mona Mie était debout près des haut-parleurs, les yeux à la fois fermés et écartés, comme si son esprit était avec les singes musicaux du plafond. Son corps se mouvait au gré du flux sonore sortant des baffles.

Avec le temps, il apparaît évident que les drogues sont ennuyeuses. Ou pour être plus précis, qu'elles ne suffisent pas. Si on se laisse tomber jusqu'à la moelle dans la dope, on meurt en quelques mois. Discours de la science et de l'empirisme. Nous qui sommes des survivants, dans cette pièce, sommes bien trop lâches pour achever notre vie de cette manière, ou de n'importe quelle autre manière. Peut-être parce que nous sommes encore rattachés à un fil d'espoir, liés par l'amour, par l'amitié.

En échange de tout ce que la ville du Caire fait subir à ses habitants, elle ne leur offre que quelques amitiés définitives, indéfectibles. Ce ne sont pas des affinités électives, ce sont des nécessités du destin. «Toi qui vas au Caire, tu y trouveras ton double». Ça ne sert à rien de fumer seul, et la nourriture n'a aucun goût sans un visage en face de soi, sans une bouche dont on regarde le mouvement, mâchant des substances cancérogènes avec un sourire de contentement.

Les bienheureux dans cette ville sont ceux qui ont dépassé le stade de la frustration sexuelle. Ils se retrouvent dans une dimension où le sexe ne représente qu'une des possibles variantes de l'amitié. Le sexe se transforme alors en une sorte de putasserie permanente. Kiko me frotte le dos, et je ressens une excitation à l'entrejambe.

A l'aube, Mood est rentré dans sa chambre, et tout le monde est rentré chez soi. Moi, j'avais la flemme de retourner vers ma lointaine banlieue du 6 Octobre. J'ai dormi sur le canapé, et me suis réveillé très tôt, avec une légère migraine. Des fourmis qui cheminaient entre mon crâne et mon cerveau, en faisant résonner mes cellules nerveuses. Dans la salle de bain, j'ai avalé une de ces pilules contre la gueule de bois que Mood ramène de l'étranger, et j'ai pris une longue douche tiède. J'ai passé un coup de fil en me rhabillant, donnant rencard à Miss Cuillère chez Maison Thomas, à Zamalek².

En chemin, les rues délavées étaient vides de voitures et de passants. C'était un jour férié, je ne sais plus, le Jour de l'An Hégirien, la Fête de la Victoire, l'Anniversaire de la Révolution, ou le Jubilé du Poisson-Chat Océanique... La ville était toute engourdie, les humains s'offraient un court moment de torpeur. Je ne reconnais pas le Caire à ces moments-là, quand on peut se rendre de Garden City à Zamalek en moins de vingt minutes ; j'ai l'impression que la ville cherche à se rabibocher avec moi, avec un sourire enjôleur. Entre les lignes, je lis son message : Je pourrais parfaitement te laisser coincé à un feu rouge pendant une heure, et tu n'aurais rien d'autre à faire que ruminer tes peines et tes angoisses, pendant que toute ton énergie serait aspirée par le vacarme, et toute ta vie s'écoulerait lentement, les veines ouvertes et le sang tombant dans la baignoire.

J'ai retrouvé Miss Cuillère devant la porte du restaurant. Elle portait une longue robe blanche qui lui découvrait les bras et une partie de la poitrine. Elle m'a embrassé sur les joues :

- Tu sens bon !
- J'ai piqué le parfum de Mood...

C'est son cou qui m'avait plu, en elle. Elle était plus âgée que moi, de neuf ans, mais elle gardait une allure jeune. Elle faisait régulièrement du sport, mangeait sain, était belle, joyeuse, elle avait réussi sa vie professionnelle dans une agence de pub. Mais elle était chrétienne protestante. Et malheureusement pour elle, elle aimait l'Égypte. En conséquence, ses chances de se trouver un compagnon de la même confession et prêt à rester au Caire étaient limitées. Elle avait fait ses études à l'étranger et passé un long moment de sa vie à redouter le mariage ou une liaison définitive. Parfois, elle regrettait de ne pas avoir d'enfants. Elle avait d'abord pris l'habitude de fréquenter des hommes plus âgés qu'elle, puis soudainement elle avait cessé de représenter pour eux le moindre intérêt. Ou alors, ceux qui s'intéressaient à elle n'avaient eux-mêmes aucun intérêt. C'était la première fois qu'elle se liait avec un homme plus jeune. Elle avait un peu honte à chaque fois qu'elle parlait de notre relation avec ses amis.

C'est Mona Mie qui lui avait donné ce surnom de Miss Cuillère. Elle l'avait rencontrée la première fois à un concert, et elle avait mis des boucles d'oreilles en forme de cuillères. C'étaient les mêmes qu'elle avait aujourd'hui, elles vibraient avec les mouvements de ses poignets alors qu'elle tranchait le pain avec son couteau. J'avais la gorge sèche, mais je m'étais mis à fumer depuis le réveil. Les cigarettes ont un goût différent avec la brise du matin à Zamalek. Un goût de joie, de désir, de douceur, de violet et d'orange.

Nous avons pris notre petit-déjeuner : des œufs, le meilleur jambon de porc importé, du miel, de la confiture, du jus d'orange. Après cela, je me sentais un homme nouveau. Comme le dit le poète, «Tu n'es pas toi quand t'as faim»³. J'avais l'impression de me réveiller en découvrant son sourire, je me réveillais dans un lit tout blanc, chez Maison Thomas.

Nous avons flâné dans Zamalek, en nous dirigeant vers chez elle. Elle avait autour de la cheville une fine chaîne d'argent, et ses ongles de pieds étaient vernis en rouge. Nous marchions main dans la main, et parfois je la prenais par la taille. Nous riions à l'ombre des arbres. Nous souriions aux soldats en faction devant les ambassades. Mais ils conservaient leur air maussade.

Je réfléchissais : est-ce que je l'aime ?

Évidemment, je l'aime. Je ne peux pas toucher une femme sans l'aimer. Et puis, c'est quoi l'amour ? Une dilatation du cœur, une tranquillité d'esprit, une sensation de chaleur dans le ventre. Et comme tout amour au Caire, il est menacé d'extinction. Il a besoin de compagnie.

Dans son appartement, nous avons fumé un joint. Je lui caressais la cuisse tandis qu'elle tapotait sur son ordinateur en recherchant une vieille chanson de Madonna. J'ai soulevé sa robe au-dessus du genou, puis je me suis mis à terre. Je me suis assis entre ses cuisses. Je lui ai soulevé le pied, j'ai sorti ma langue, et de son extrémité j'ai léché la peau de son orteil. Puis ma langue, par à-coups espacés, a remonté le long de son mollet, jusqu'au genou. Je couvre des baisers les aspérités de sa rotule. Elle a ri et a dit en

3 Slogan de la campagne des barres chocolatées *Snickers*.

anglais : « Ça chatouille ». J'embrasse son genou, ma langue poursuit son périple le long de sa cuisse. J'effleure le tissu léger de sa culotte d'un baiser de papillon, puis je la lui retire. Je plonge ma langue dans son sexe. J'avais beaucoup bu la nuit passée, j'avais bu au point que j'avais soif. Je l'ai fait jouir une première fois avec ma langue, un épisode complet de succion ininterrompue, puis on est allés dans la chambre et on a fait l'amour lentement, en prenant notre temps. Elle m'a donné son dos, j'ai mis les doigts dans sa bouche, je les ai mouillés de sa salive et j'en ai mis un dans son sexe. Glisse. Coulisse. Je l'ai prise par derrière. J'ai attrapé ses cheveux courts, je les ai tirés vers moi, je l'ai travaillée rudement, et je me suis affalé sur elle, deux secondes ou un peu plus. Je me suis levé, j'ai ôté la capote souillée et l'ai jetée dans la corbeille. Je lui ai souri, et le portable a sonné.

- Tu es où, mec ?
- Mona ! Ça va ? Je suis à Zamalek.
- Ça te dit, une bière au coucher du soleil ?
- Pourquoi pas...
- Je suis avec Samira, on va au Mokattam⁴.
- Vous êtes motorisées ?
- Oui.
- Alors passez me prendre à Zamalek.
- Quand ?

Elle se lève, un léger sourire aux lèvres. Après l'amour, il reste sur le visage la bienveillance, un masque d'amitié et de gentillesse. Dehors les gens s'entredévorent, pourquoi ne pas être un peu plus aimables les uns envers les autres ?

- Disons dans une heure.
- Une heure et demie plutôt. Devant Diwan.
- Okay.
- Bye.
- Salut.

J'ai pris une douche rapide et je l'ai embrassée en disant au revoir à son cul d'une caresse rapide, reconnaissante peut-être. Je suis sorti, les cheveux encore mouillés. En marchant jusqu'à la librairie Diwan, je fredonnais ces trois mots : « Okay... Bye... Salut... » J'ai fumé une cigarette en traînant devant la vitrine de la librairie, garnie de mauvais livres anglais qui font les meilleures ventes dans les aéroports et les épiceries self service et laissent de la graisse dans le cerveau et des taches d'huile sur le cœur. Bientôt ils offriront des morceaux de poulet Kentucky avec ces bouquins. J'ai appelé Mona, elle n'a pas répondu mais elle est apparue à la fenêtre de la voiture de Samira, la tête et une main à l'extérieur, les cheveux au vent, quoiqu'on ne sache pas si c'était le vent qui lui faisait voler les cheveux ou la musique à plein tube en provenance de l'autoradio. Toutes voiles dehors, la voiture s'arrête, je monte à l'arrière et je les salue d'un geste de la main.

Pour aller au Mokattam, il faut traverser les dépouilles de la vieille ville. Une fois n'est pas coutume, le trajet de Zamalek à la rue Abdel-Khaleq Tharwat dure sept petites minutes. En temps normal, on peut mettre une heure et demie pour arriver au pied de l'autopont d'El-Azhar, au bout d'Abdel-Khaleq Tharwat, mais aujourd'hui est un de ces jours exceptionnels où Le Caire distribue les cadeaux à ceux qui parcourent ses rues.

Le vide que laisse dans les rues la rareté de la circulation les jours fériés leur donne un

aspect, une forme inédits, particulièrement dans le centre ville. Je passe une tête curieuse entre les deux sièges. Mona a remonté sa jupe longue jusqu'au dessus des genoux et posé sur ses jambes une page de revue sur laquelle elle étale un peu de tabac et prépare un joint. Je me perds dans la contemplation de son genou brillant. Samira monte le son. La guitare de Jimi Hendrix se tord de douleur comme une poule qui pond son premier œuf. Au-dessus du pont d'El-Azhar, j'ouvre la fenêtre. Il n'en faut pas plus pour que je croie humer des effluves d'épices, de poivre et de cumin. On descend du pont vers la place d'El-Hussein. Je sens maintenant une odeur de café torréfié. Pas besoin d'être expert pour savoir que c'est du mauvais café, ce qui n'empêche pas son odeur de m'emplir le nez. Dans les cimetières, entre les maisons de la Cité des Morts, on avance dans une odeur de foie frit à l'huile de vidange qui se répand dans l'air comme un nuage pluvieux. On est montés comme ça dans le déluge d'odeurs qui noie Le Caire jusqu'à la colline du Mokattam, on s'est posés au Bar Virginia et on a commandé des bières.

On n'a parlé que des choses plaisantes. Les derniers bons films qu'on avait vus, la musique cool qu'on avait écoutée, les dernières histoires à dormir debout entendues des chauffeurs de taxi, les amuseurs publics de la ville.

Le soleil était en train de tomber, Le Caire s'étalait sous nos yeux comme une carpe, une image à deux dimensions sur Google Earth. Quelque part dans l'amoncellement de paraboles, d'immeubles sordides et de tours on devinait un de ses anciens lacs. Une petite flaque d'eau, c'est tout ce qu'il reste des lacs que le Nil laissait jadis dans la ville, avant qu'il ne soit circonscrit par le Haut Barrage dans les années soixante. En arrière-plan, la voix de Mohammed Mohie chantait une vieille chanson du rayyes Hefni Ahmed Hassan⁵.

Une brise légère se lève. La condensation sur le verre de la bouteille de bière verte et mouille la main qui s'en saisit, comme une poignée de main humide qui scelle l'accord entre la bière et son amateur.

Samira s'amuse avec son portable, Mona prend sa bière, on trinque avec nos deux bouteilles. Son sourire, une mèche de ses cheveux qui vole au vent, Le Caire derrière nous sous le soleil couchant. Pendant quelques instants je ressens quelque chose qui ressemble au bonheur.

5 Allusion à la chanson *Mazloun* (brimé), hit de 2008, où le texte d'une chanson de Haute-Egypte interprétée par le chanteur populaire Hefni Ahmed Hassan dans les années 1970 est repris en version electro-pop orientale, voir https://www.youtube.com/watch?v=lsyUCITI_UM.